

LES TROIS MORTES

Canton - Charmant.

LES CAUSES CÉLÈBRES. Dans le petit hameau de Canton-Charmant, qui dépend de la commune de Saint-Cyr-aux-Monts d'Or, près de Lyon, il y avait, en 1859, une maison de modeste apparence, mais où, cependant, la misère ne logeait pas. Elle appartenait à une vieille femme de soixante-dix ans, la veuve Desfarges, qui l'occupait en compagnie de sa fille, Marie Gayet, veuve également, et de sa petite fille, Pierrette, qui venait d'attendre sa treizième année, et que tout le monde considérait pour sa douceur et sa prédisposition sage.

Joanon, qui protesta énergiquement de son innocence. Quels pouvaient être ses complices? Deux parents des dames Gayet, deux cultivateurs, l'un nommé Chrétien, l'autre Déchamps, furent soupçonnés. Ils héritaient des trois défaites et leur insensibilité parut révoltante quand ils apprirent la mort des pauvres femmes. Cependant ceci ne suffisait pas pour les faire arrêter. Ils continuèrent, d'ailleurs, à vivre comme à l'ordinaire, travaillant leurs terres et s'occupant d'entrer en possession des biens des dames Gayet.

troisième assassin, mais ce complice n'était pas lui, Joanon! Il se nommait Champion, autre parent des dames Gayet. Amené par hasard auprès de la demeure de ces infortunées, Joanon avait tout vu et lui-même avait été aperçu par Champion après le drame. C'est pour cela qu'on voulait le perdre, pour sauver le véritable criminel. Soit à l'instruction, soit au cours du second procès, qui commença le 10 juillet, l'accusé s'en tint à cette nouvelle version. Heureusement pour Champion, des alibis et des témoignages irréconciliables démontrèrent son innocence. Joanon voulut alors accuser le fils de Chrétien, mais il fut établi qu'au moment du drame de Canton-Charmant ce jeune homme était à près de deux cents lieues de Lyon.

centes. Une passerelle de fer dans la direction de la promenade semblait desservir un moulin agrandi. De l'autre côté de l'eau, de grands bâtiments couverts en tuiles rouges ouvraient leurs vastes fenêtres sur un jardin léché, aux ifs taillés en boules, en fusseaux et en quenouilles. Il passa le pont, parvint à une place. — Ah! oui, l'hospice! murmura-t-il. Et c'est là, dans cette rue étroite, sous le troisième vitrail de l'abside de l'église—la Madeleine—qu'il avait vu (il s'en souvenait encore) les lambeaux d'une étrange proclamation sur l'attitude des Prussiens sur une charge française. Elle affirmait: "Les Prussiens, trop tassés souvent pour que toutes les armes se déploient, opposent peu de résistance..."

baionnettes entraînaient dans les Prussiens comme dans du beurre. C'était de même, monsieur, dans les autres Hanovriennes. — Quelle journée! Nous avions échangé d'abord des coups de canon, de la montagne où nous étions parvenus le matin dans le brouillard. Nous avions traversé la ville et passé le Loir, à moitié dans l'eau, sous les ruines fumantes du pont de Chartrain. Les malheureux artilleurs français, je ne sais pourquoi descendus dans la plaine au lieu de se réplier avec le gros de l'armée par la hauteur sur Epuisay—ah! je n'ai pas oublié les noms—étaient embourbés dans le terrain lourd. Les chevaux n'avançaient plus, éreintés, et les Brunswicks devant nous s'apprêtaient à couper les attelages pour immobiliser définitivement, la batterie de la Tuilerie que nous avions réduite au silence, quand, des haies voisines, une fusillade vive les fit reculer.

dit l'économiste doucement, d'une voix qu'étranglait l'émotion, j'avais huit ans, j'ai vu mourir ma mère de saisissement, tandis que, sous mes yeux, les vôtres fusillaient mon père, qui refusait de les renseigner. Mais il redoutait la malignité publique. Il en choisit un tout petit, afin de n'être pas traité de ras-taquière... — Combien, madame, ces douze neuds assortis? — Trois francs soixante. Le décoré songe: "Trente centimes le neud. Ce n'est vraiment pas cher!"

EN PASSANT DEVANT LES GLACES. Il longe les devantures des boutiques, et cher he instinctivement celles qui sont ornées de glaces. Alors il r lent le pas, et se tourne de trois quarts, afin d'apercevoir le reflet de sa boutonnière fraîchement fleurie... S'il ne peut la mirer dans une glace, il y jette, de temps à autre, des regards furtifs. Mais cela le fait loucher et altère la noblesse naturelle de ses traits. Tout à coup, il se sent serrier le bras. Il se retourne. C'est un camarade, qui le félicite d'une voix où perce, sous le miel des compliments, l'amertume de l'envie. Et le nouveau décoré est horriblement gêné. Il balbutie des remerciements, et la phrase qui lui vient aux lèvres se trouve être un cliché abominable.

Les Sensations du Nouveau Décoré

NOTES D'ACTUALITÉ

C'est la période des nouveaux chevaliers. Ils sont une quinzaine dans les lettres. Dans les arts dans le journalisme, qui, chaque année, reçoivent leurs étreintes du gouvernement. Et chaque année l'événement s'accomplit de même façon, et il est accompagné des mêmes péripéties. Charles Monselet publia jadis dans le "Figaro" une "physiologie du décoré". Elle pourrait être réimpressionnée. Depuis un demi-siècle, les choses n'ont pas changé. Nous allons tenter, à notre tour, cette esquisse.

LA VISITE

LES HEURES SOMBRES

Le voyageur, ayant fait choix de sa chambre, redescendit l'escalier tortueux, à la rampe de bois. Bary, le patron de l' "Hôtel du Mail", sortit de son bureau au craquement des marches. — Monsieur préfère le trois? — Monsieur, le trois est une bonne chambre. — Oui. A quelle heure le dîner? — Monsieur veut dire le déjeuner, rectifia l'hôtelier. La table est à midi moins le quart. Si monsieur veut faire un tour, il n'est que dix heures et demie. La ville est coquette... Bary examinait le nouvel arrivant, tandis que celui-ci, par le couloir, gagnait la rue.

Quelle différence de ces jours de désolation à ce présent! Comment parvenait-il à retrouver dans cette cité calme et ensoleillée, dans ces bourgeois peu pressés et souriants, la petite ville souillée de neige piteuse, encombrée de troupes et de matériel de guerre, de blessés, de mourants, et ces habitants épurés ou revêches, aux regards craintifs ou haineux, du 17 décembre 1870? Trente ans presque, de cela! Aujourd'hui, gros exposant de l'Exposition universelle (section allemande), il avait tenu à profiter de sa première heure de liberté en cette fête de la Concorde, pour entreprendre un pèlerinage aux lieux où, dans la douleur, il avait appris à pénétrer l'excellence de l'âme française.

Le concierge lui ayant demandé s'il désirait visiter le lycée pour y faire admettre un enfant, Ludwig Fürst répondit que "oui". — Alors, nous allons monter à l'économat. Si monsieur veut bien... Par ici. L'économiste pouvait avoir quarante ans. Comme l'impliquait sa fonction, il promena le visiteur en lui déclinant dans leur ordre d'avantages les articles du prospectus universitaire, mariant les questions de salubrité et d'hygiène aux éloges décernés à l'instruction donnée par les professeurs émérites de la maison.

PREMIÈRES RUMEURS. Vers la fin de décembre, les noms des élus circulent. La rumeur part des bureaux, gagne le boulevard, pénètre dans les salles de rédaction. Dès le début de la campagne, les intéressés ont été mis au courant par l'ami dévoué qui s'occupe de leur affaire. Car, en matière de décoration, on a toujours un "ami dévoué" qui s'occupe de l'affaire. Ils s'occupent, avec plus ou moins de fièvre, selon qu'ils sont plus ou moins nerveux, les phases de l'opération. Le ministre hésite: il a tant de candidats... Le ministre se décide... Il a donné sa parole... Entin!... Mais vous savez... jusqu'à ce que la nomination soit à l'Officiel... Et le futur décoré prend des airs excessivement modestes. Il sait quel ridicule entraînent les déceptions de ce genre. Un chevalier, qui s'est cru chevalier et qui n'est pas chevalier, a la mine piteuse d'un paladin tombé de son palefroi. Aussi accueille-t-il avec une extrême réserve les mots aimables qu'on lui adresse.

CORRESPONDANCE. Le nouveau décoré regagne son logis, où déjà s'accumulent les lettres, les petits bleus et les cartes de visite. Chemin faisant, il ne peut se tenir de formuler une observation désobligeante. A chaque pas, il croise un passant qui est, comme lui, légionnaire. — C'est inimaginable, murmure-t-il. Jamais je n'aurais cru qu'il y eût à Paris un si grand nombre de gens décorés! Vraiment, le gouvernement devrait être plus avare de ses croix. Et les prodiguant ainsi, il en diminue la valeur et le prestige. A peine rentré, il se met à dépouiller sa correspondance. Dure occupation! Ce n'est pas que ces lettres soient longues à déchiffrer. Ils se ramènent à deux ou trois types fondamentaux. Il y a la louange toute sèche: "Je suis ravi d'apprendre la distinction, etc." Il y a la louange retrospective: "Depuis longtemps, cette distinction vous était due, et je suis ravi d'apprendre, etc." Il y a la louange familière. "Eh bien! mon vieux, tu es donc passé comme les autres, etc." Il y a la louange anonyme: "Monsieur, ce n'est pas au ruban qui vient de vous être accordé, c'est une FAVERE, etc." Encore plus anonyme: "Par quel ignoble moyen est parvenu à décrocher cette distinction qui devrait ne s'accorder qu'au mérite?" etc.

L'INSTANTANÉ

Pourtant, la veille du grand jour, le décoré se remue. Il se préoccupe d'avoir ce qu'on appelle une "bonne presse". Il compte dans les journaux deux ou trois ennemis (tous les hommes éminents ont des ennemis) et il redoute de leur part un coup de Jarnac: l'entrefilet venimeux, le petit écho sournois qui devrait tant il est mince — passer inaperçu, et que tout le monde se trouve avoir vu le lendemain. Il fait appel aux vieilles camaraderies. C'est l'instant où chacun lui paye sa dette en lui dédiant un "instantané". L'ignorer quel homme de génie inventa, voilà quatre ou cinq ans! l'instantané. Il nous rendit là un inappréciable service. Autrefois, lorsqu'on voulait publier l'éloge d'un artiste ou d'un écrivain, il fallait lui consacrer une étude d'au moins trois colonnes, et parfois même un premier Paris. Maintenant, six lignes suffisent, à condition qu'elles soient spirituelles, incisives, délicates, définitives, qu'elles renferment le suc concentré de vingt études. L'"instantané" doit avoir l'exacitude du cliché photographique, la finesse de l'eau-forte, la concision du sonnet, c'est le "liebig" des chroniqueurs.

PSYCHOLOGIE

On s'est souvent amusé à analyser cet état d'âme. Ça est pendant longtemps un des lieux communs du journalisme. Il était de mode, aux environs du jour de l'an, de taquiner les privilégiés que distinguait le ministre. Peu à peu, tous les journalistes voulurent être décorés. Ils renoncèrent à des railleries que l'on ne manquaient point de leur réserver quand ils montaient, à leur tour, sur la sellette. Pour ne citer qu'un exemple, M. Emile Bergerat avait publié, dans le "Figaro", un étincelant article, une charge à fond de train, contre le ruban rouge. Deux ans plus tard, il acceptait ce même ruban. Aussitôt, toutes les feuilles satiriques de reproduire le fameux papier, en se gaussant de l'auteur. Notre confrère, qui a beaucoup d'esprit, répondit que Caliban méprisait effectivement les hochets de la vanité, mais que, sur ce point, Emile Bergerat ne pensait pas comme Caliban. Il faut en prendre notre parti! Le Français aime ce qui brille; il s'en montre tous les jours friand. Nos pères — je parle de vieux démocrates de 1848 — se faisaient un devoir de l'autorité extérieure qui marchait avec la sévérité de leurs principes. Je crois que, chez beaucoup d'entre eux, cette attitude était naturelle. Et puis, leur conscience leur défendait de rien accepter du "tyran". Les hommes de la jeune génération n'ont point ces scrupules. Ils travaillent, ils s'élèvent dans leur profession, mais ils veulent que leurs efforts aient une consécration officielle. Nous ne sommes pas prêts à réaliser l'idéal des anarchistes, qui rêvent d'imposer au monde l'état de "parfaite égalité". ADOLPHE BRISSON.